

Conclusion

Paul Tchawa et Pierre Janin

La carrière scientifique de Georges Courade présente plusieurs facettes dont les auteurs de cet ouvrage ont cherché à rendre compte : lieux et territoires, étapes et périodes, problématiques et objets, approches et méthodes, partenaires et compagnons. Échelles et temporalités s'y mêlent également pour en rendre bien hypothétique et présumptueuse la synthèse.

Pour autant, il est possible d'en démêler l'écheveau et de trouver un fil directeur : les recompositions (proches et lointaines) des sociétés et des territoires sous l'effet des politiques volontaristes imposées ou des espaces libérés par leur repli. Elles ont été plus spécifiquement étudiées dans les mobilités, les échanges entre villes et campagnes, les solidarités et les marginalités socio-géographiques, les modes d'encadrement (contractualisé ou sociétal), les vulnérabilités et les précarités (*Le désarroi camerounais*, 2000). Ce qui en fonde l'originalité, c'est moins la diversité de ces champs que la volonté d'en redessiner les limites et d'en ouvrir les frontières.

Sortir de la « géographie tropicaliste » pour en finir avec les « idées reçues »

De fait, Georges n'a pas choisi de passer en revue l'ensemble des handicaps et des contraintes supposés entraver le développement des pays africains. Il a, très vite, cherché à se libérer de tout déterminisme lié aux aléas de la « nature », aux « handicaps du sous-développement » ou aux « archétypes mentaux ». Et même lorsque les thèmes

choisis avaient déjà fait l'objet d'abondantes études, il a cherché à en renouveler l'approche, soit par des prises de position claires, soit par des innovations conceptuelles ou méthodologiques.

Ce faisant, il a presque toujours été conduit à juger « sur le terrain » l'efficacité réelle ou supposée des interventions des institutions internationales, des États ou des sociétés agro-industrielles, mettant à jour les dynamiques sociales et territoriales qu'elles impulsaient (parfois sans le vouloir), et à se méfier des discours normés préétablis.

Ses analyses ont presque toujours été teintées d'optimisme mesuré car, même dans des contextes de précarité et de vulnérabilité, « *il y a toujours un espace de liberté qui peut s'ouvrir pour les cadets et les femmes, les migrants de retour ou les diplômés à la faveur de la déstructuration/recomposition induite par la crise* » (1997). Et les marges de manœuvre comme les opportunités pourraient même se révéler plus grandes en période de crise.

Pour autant, qui peut soutenir aujourd'hui, à moins d'optimisme excessif, que l'Afrique subsaharienne est sortie de la zone de turbulences ? Les travaux sur la (re-)construction des États, les réussites agricoles (parfois inédites), les recompositions des sociétés rurales et urbaines, les nouveaux partenariats, pour ce qu'ils recèlent de perspectives généreuses, sont loin de le signifier. Et si la croissance économique a été maintes fois annoncée, à l'échelle macro, elle a presque toujours été désavouée par les faits réels à l'échelle micro. De fait, le ralentissement économique consécutif à la crise globale (financière, énergétique, alimentaire) de 2007-2008 – en réduisant les capacités d'intervention des États –, ne facilite guère la lecture des choses. On ne peut, non plus, se fier aux chiffres et indicateurs normés utilisés par tous, sans discernement critique, pour rendre compte de la complexité des processus de développement qui travaillent sociétés et territoires et en tirer des prospectives détaillées.

Inversement, l'Afrique n'est pas seulement une « terre de violences », un « territoire du risque », comme le martèlent certains médias ; elle n'est pas non plus un autre continent mystérieux et exotique. Certes, l'Afrique est indéniablement plurielle, complexe et changeante et semble parfois « résister » aux analyses. Proche de nous, imposante par ses potentialités, parfois inquiétante par les défis qu'elle pose, elle mérite qu'on s'y intéresse, qu'on la parcoure et qu'on l'étudie sans préjugés, sans arrogance, ni misérabilisme comme l'a fait et enseigné Georges Courade.

Alors que de nombreux géographes français, après leurs débuts en Afrique subsaharienne s'en sont, pour diverses raisons, peu à peu

détournés au profit des pays émergents d'Asie du Sud-Est ou d'Amérique latine, Georges Courade y est resté, pour sa part, profondément attaché. Il a non seulement maintenu des liens physiques avec des « terrains » de plus en plus difficiles d'accès afin d'actualiser ses analyses mais il a également cherché à transmettre son expérience. Cette démarche a trouvé sa pleine dimension novatrice et formatrice au Cameroun, lors du projet OCISCA conçu comme un observatoire du changement et un creuset pour l'éclosion de jeunes chercheurs. Ce compagnonnage exigeant s'est poursuivi bien au-delà : Georges Courade ayant inlassablement cherché à démasquer les *a priori*, les faux-semblants et les idées reçues qui frappent souvent les sociétés et les territoires africains (*L'Afrique des idées reçues*, 2006). Engagée, soucieuse des questions de son temps et de transmettre, consciente de l'impérieuse nécessité d'assurer la relève à travers la formation (à l'IEDES, Université de Paris I aussi), telle nous semble avoir été la géographie pratiquée par Georges.

Repenser les frontières de la géographie (alimentaire)

Parmi les thèmes de prédilection de Georges Courade, il en est un au statut particulier : la sécurité alimentaire (et son pendant, l'insécurité alimentaire). Elle sera, tour à tour, approchée et questionnée sous différents angles, tant économique, politique que sociétal, et considérée comme multi-causale, multi-échelle, multi-acteur. Georges Courade considère ainsi qu'il y a un continuum entre l'affaiblissement « programmé » des politiques agricoles et alimentaires, les performances des réseaux marchands et des agricultures vivrières, les mécanismes de dérégulation (économique et sociétale), les difficultés d'accès aux ressources et le renforcement de l'insécurité et de la vulnérabilité alimentaires.

Plus d'une trentaine de ses publications aborderont d'ailleurs cette problématique complexe. Plutôt étudiée dans un contexte rural, pendant la période de l'ajustement structurel, elle a fourni matière à une réflexion plus conceptuelle sur le risque, sur la manière dont les gouvernants et les sociétés y faisaient face et sur ses effets destructurants sur les territoires (*Le village camerounais à l'heure de l'ajustement*, 1994). Ce faisant, Georges Courade a retrouvé certains questionnements plus anciens sur les thèmes de l'enclavement et du sous-développement. Cela l'a également conduit, fort logiquement, à s'interroger sur la place et le devenir des « institutions » politiques (l'État, les décideurs internationaux cf. *Pèlerinage aux sources* :

concepts et analyses de la question agroalimentaire dans le système des Nations Unies, 1987) et sociales (la communauté, le village, la famille) dans un contexte de dérégulation globale et de réduction des ressources. Sa réflexion porte aussi bien sur le contenu des politiques agricoles et alimentaires que sur leur mise en place et leurs effets. La sécurité alimentaire est également examinée sous l'angle des rapports Nord-Sud.

À la vérité, cette centralité de la sécurité alimentaire en Afrique subsaharienne ne peut être comprise qu'à la lumière des autres thématiques qui lui sont chères. En effet, pour ce géographe, l'insécurité alimentaire – et les vulnérabilités qui leur sont liées – sont à replacer dans un cadre explicatif plus large, celui des inégalités (*Paupérisation et inégalités d'accès aux ressources*, 2000) et des marginalités (*Jalons pour une géographie de la marginalité en Afrique noire*, 1985). Ainsi, pour Georges Courade, la vulnérabilité englobe l'insécurité alimentaire considérée comme un état. Elle est à la fois héritée et construite, dynamique et plurielle. Plusieurs recherches lui ont été consacrées : d'un point de vue systémique en Côte d'Ivoire, d'un point de vue dynamique en zone rurale climatiquement sensible, au Burkina Faso. Par certains égards, ses travaux sur les migrations ou les relations villes-campagnes participent aussi de ce besoin de mieux comprendre la vulnérabilité et la construction du risque. De ce point de vue, son itinéraire scientifique de géographe possède une indéniable cohérence.

Un géographe du développement en son temps

Pragmatisme, éthique, curiosité, voire opiniâtreté se retrouvent aussi chez ce géographe dont l'engagement scientifique et humain n'aura d'égal que son style incisif et empreint de simplicité.

Cet engagement, nous l'avons bien compris, est d'abord révélé par ses sujets de prédilection. Mais il l'est aussi par les passerelles (institutionnelles et disciplinaires) qu'il a recherchées, le conduisant à s'émanciper des tutelles pesantes des « aînés » et des « pairs ». Son parcours a donc, à la fois, quelque chose de singulier et de banal : géographe en son temps, certes, mais géographe prompt à défricher de nouvelles questions, à démystifier les apparences.

Au-delà des témoignages sur les « manières de faire sur le terrain » et les « grilles d'analyses » élaborées, cet ouvrage a surtout tenté de montrer la diversité, les complémentarités et les interfaces des carrières de Georges Courade.

Avons-nous été en mesure de révéler la rigueur et l'éthique scientifiques dont il a toujours fait preuve en dépit des difficultés ? Nous le pensons. Ceux qui rendent compte de la richesse de cet engagement, de la diversité de ce parcours ont-ils fait montre de la distanciation nécessaire au-delà de leur admiration, du respect et de l'amitié qu'ils lui portent ? Nous l'espérons.

Les contributions de cet ouvrage ne proviennent pas toutes d'un « premier cercle » d'anciens doctorants, elles ont aussi été proposées par des scientifiques amis, solidaires de cette géographie de l'action engagée. L'ensemble des contributeurs a souhaité restituer fidèlement les leçons de cet enseignement et les préceptes de cette école de vie scientifique sans lui enlever son côté humaniste.

Les textes ont fait le pari de revisiter et/ou de prolonger les différents chantiers ouverts, dès les années 1960, par ce géographe dont l'engagement et la fidélité pour l'Afrique inspirent respect et reconnaissance. Certains n'abordent pas, de manière visible et immédiate, ses problématiques de prédilection à la lumière des évolutions actuelles de l'Afrique mais ils se sont inspirés de sa démarche. Mieux, ils s'en réclament et n'auront de cesse de se la réapproprier.

Ce qui frappe le lecteur à « l'heure du bilan », c'est en fin de compte l'intemporelle actualité des observations et des analyses proposées par Georges Courade. À l'heure où la géopolitique des marchés instables fragilise les équilibres alimentaires déjà précaires, au moment où les changements climatiques annoncés génèrent de nouvelles inquiétudes malthusiennes, la clairvoyance de sa démarche – mêlant observations empiriques de terrain et analyses conceptuelles du changement – en impose. Il en est de même des problématiques agricoles et rurales que Georges Courade n'a jamais cessé de travailler et de revisiter dans les différents pays où il a travaillé. La reconnaissance tardive en 2008, par la Banque mondiale, de la place de l'agriculture dans le développement de l'Afrique, les mobilisations transnationales croissantes contre les appropriations foncières massives, contre la diffusion des plantes génétiquement modifiées et pour la défense des agricultures familiales nourricières montrent, s'il en était besoin, la pertinence des questionnements qu'il a nourris et des débats qu'il a animés. Georges Courade n'a pas seulement posé les jalons d'une géographie de la marginalité et de la vulnérabilité appliquée aux contextes africains, il a plus fondamentalement jeté les bases d'une géographie du changement dans une Afrique en mouvement, loin de la géographie culturaliste tropicale qu'il a maintes fois dénoncée et critiquée.

Il appartient donc aux Africains et à tous ceux qui se revendiquent de cette recherche impliquée et appliquée d'en assumer l'héritage et les exigences. *Comme les arbres ne montent pas jusqu'au ciel, les projets de recherche sont loin de porter tous les fruits espérés au départ.* Son constat réaliste porte les germes de plusieurs futurs possibles. Peut-être. L'essentiel réside dans la valeur du symbole comme dans la capacité des chercheurs à s'appropriier ce qu'il a produit et... à renouveler (eux aussi) les frontières de la recherche. Ce serait l'hommage le plus juste à lui rendre.

Tchawa P., Janin Pierre (2012)

Conclusion

Paris : Karthala, p. 321-326. (Hommes et Sociétés)

ISBN 978-2-8111-0614-0